

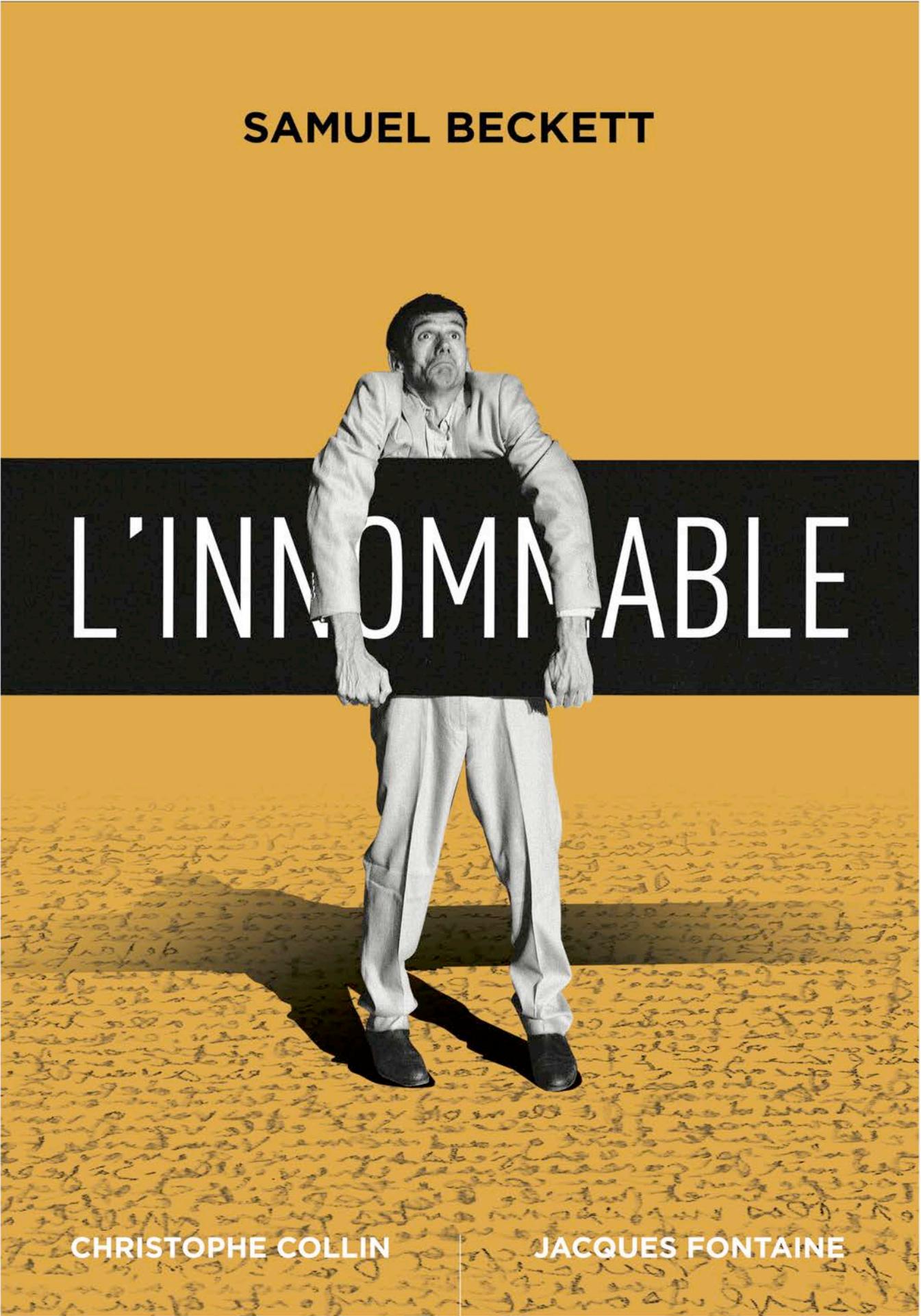
L'INNOMMABLE
(extraits)

de Samuel Beckett

Avec Christophe Collin

Mise en scène Jacques Fontaine

SAMUEL BECKETT



L'INNOMMABLE

CHRISTOPHE COLLIN

JACQUES FONTAINE

" Cela, dire cela, sans savoir quoi »

« C'est donc moi qui parle, tout seul, ne pouvant faire autrement. Non, je suis muet. À propos, si je me taisais. Qu'est ce qui m'arriverait ? Pire que ce qui m'arrive ? Mais ce sont là encore des questions. Voilà qui est caractéristique. Je ne connais pas de questions et il m'en sort à chaque instant de la bouche »

« Le silence, parler du silence, avant d'y rentrer, y ai-je été déjà, je ne sais pas, à chaque instant j'y suis, à chaque instant j'en sors, voilà que j'en parle, je savais que ça venait, j'en sors pour parler, j'y suis tout en parlant, si c'est moi qui parle, et ce n'est pas moi, je fais comme si c'était moi, souvent je fais comme si c'était moi, mais longuement »

« J'ai cherché, il n'y a que moi, non plus, moi non plus, j'ai cherché partout, il doit y avoir quelqu'un, cette voix doit appartenir à quelqu'un, je veux bien, je veux tout ce qu'elle veut, je suis elle, je l'ai dit, elle le dit, de temps en temps elle le dit, puis elle dit que non, je veux bien, je veux qu'elle se taise, elle veut se taire, elle ne peut pas, elle se tait un instant, puis elle reprend, ce n'est pas le vrai silence (...) »

« Mais au lieu de dire ce que j'ai eu le tort de dire, ce que je ne dirai plus, ce que je dirai peut-être, si je peux, ne ferais-je pas mieux de dire autre chose, même si ce n'est pas encore ce qu'il faut ? Je vais essayer, je vais essayer dans un autre présent, même si ce n'est pas encore le mien, sans pauses, sans pleurs, sans yeux, sans raisons »

« (...) il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer (...) »

L'Innommable – extraits

Sommaire

Note d'intentions

L'innommable, l'œuvre

Ce qui fascine avec Samuel Beckett

Mettre en scène L'Innommable

L'innommable, le texte

Christophe Collin, l'acteur

Jacques Fontaine, le regardeur

Dispositif scénique

Annexes

1. La compagnie Jacques Fontaine – Présentation
2. La compagnie Les Inspirines – Présentation
3. Les extraits du texte retenus pour spectacle

Note d'intentions

Pourquoi *L'Innommable* aujourd'hui ?

Depuis 2014, nous sommes engagés dans l'exploration de l'œuvre de Samuel Beckett. Avec l'expérience étourdissante de *Premier Amour*, la puissance et la nécessité de cette écriture nous ont placés face à l'évidence. Avec *L'Innommable*, nous nous aventurons un pas plus loin dans ce phénomène irrésistible du jeu de la langue avec elle-même.

Oui, un public peut entrer intensément en contact avec une écriture qui brouille les repères de la narration, le dégage de toute idée de lui même et des autres.

Samuel Beckett propose une expérience aussi décapante que joyeuse du langage.

Emporté par ce mouvement, dépossédé de toute nécessité de justifier ou d'expliquer, le spectateur découvre dans l'espace vide ainsi ouvert une énergie créatrice qui lui appartient en propre.

Cet homme qui est là devient le véhicule d'un rapport exceptionnel, virevoletant, avec le monde qui vient. Celui qui entoure comme celui qui habite le spectateur.

Il y a peu d'endroit où l'on peut faire une *autre* expérience du langage, qui nous redonne un corps, dans sa sensibilité particulière, et nous met au contact de nos intuitions poétiques et philosophiques.

L'Innommable en est un.

Dans ce monde où nous nous vivons fréquemment comme assiégés par les signaux et injonctions de toutes sortes, où les occasions de douter de la nature humaine sont légions, il y a là une source profonde de régénérescence.

L'Innommable, l'œuvre

Un homme est là.

Il est en prise avec sa parole, et cette question : qui parle quand il ouvre la bouche ?

Il va aller, de découverte en découverte, avec pour seul guide sa voix.

Cette voix, c'est l'autre,

Et la tentation permanente de le rejoindre

Comme un mouvement infini,

Un désir que l'on ne comblera pas,

Et qui recommencera.

Encore et encore.

C'est en 1949 que Samuel Beckett écrit, en français, *L'innommable*. Troisième volet du tryptique formé avec *Molloy* et *Malone Meurt*, ce roman est le premier qui s'écarte de toute narration. L'acteur principal est la langue qui met à jour la condition humaine par des coups de boutoir, des embardées, des questionnements qui soulignent l'insaisissabilité de la vie.

Sa force n'a pas échappé à Theodor Adorno : « Je crois que ses romans dépassent ses pièces en signification, surtout *L'innommable*, que je viens de lire avec un intérêt véritablement fébrile. Pendant que je lisais, j'en ai esquissé une interprétation; j'aurais peut-être le temps d'en faire un texte. Vous devez absolument lire ce roman, même s'il faut avoir les nerfs solides" (Extrait d'une lettre au poète Werner Kraft).

Il y voyait « une métaphysique, expérience d'un état au delà de la mort et de la vie » (cf. Notes sur la littérature). Pour lui « l'histoire du roman est celle de l'apparition toujours plus dépouillée du temps » (cf. Notes sur la littérature).

Ce qui fascine avec Samuel Beckett

Dans un univers vide de tout, où la catastrophe semble avoir eu lieu depuis longtemps, Samuel Beckett a cette confiance immuable dans la puissance de l'écriture poétique et cette soif de regarder en face le réel.

Par l'univers qu'il propose tout d'abord, Samuel Beckett rompt avec tous les schémas classiques qui visent à offrir aux spectateurs le déroulement d'une action dramatique, l'identification à des personnages, à des temps ou à des lieux, une vision de la vie propre à nourrir son sens. Il choisit des espaces essentiellement composés de vide, difficiles à dater ou situer. Ses figures sont d'abord définissables par ce qu'elles ne sont pas : des êtres pourvus de caractéristiques remarquables, de qualités identifiables, des héros positifs. Si, en supprimant toute représentation, il est souvent considéré comme le chantre de la désolation, du nihilisme, le sens de sa

démarche semble davantage à chercher du côté de la suppression de tous les obstacles à un contact direct avec les mots.

Ce qui caractérise la radicalité de son œuvre, est la place qu'il donne à l'écriture. Elle est l'expérience artistique même. Son projet était énoncé comme la recherche d'une équivalence avec d'autres formes d'expression artistique qui échappaient à l'embaras du sens ou de la représentation comme la musique et la peinture. L'œuvre picturale de Bram Van Velde est revendiquée par Samuel Beckett comme un exemple. Au fur et à mesure de son travail d'écrivain, il s'est approché d'une langue totalement affranchie de la narration ou de la situation. Cette puissance et cette liberté donnée aux mots font de son œuvre une expérience nouvelle et sans concession de la condition humaine.

« Les mots ont été mes seuls amours, quelques-uns » Samuel Beckett

Mettre en scène L'Innommable

Aborder Beckett, c'est accepter de faire confiance à la puissance de l'écriture pour faire émerger un rapport au réel, sans cesse réactualisé. Cette écriture donne un corps à l'acteur qui s'inscrit dans l'espace en le questionnant sans relâche, dans un jeu où se bousculent les révélations, les interrogations, rattrapées inlassablement par leur impossibilité de déboucher. Il crée ce mouvement inaltérable du désir qui est le sens auquel le spectateur peut se confier.

Aussi, depuis plus de 4 ans que le parcours avec Samuel Beckett est entamé, le travail consiste encore et toujours à rééditer les expériences qu'il nous propose :

« Cela, dire cela, sans savoir quoi »

« Recommencer à partir de nulle part, de personne et de rien, pour y aboutir de nouveau par des voies nouvelles bien sûr, ou par les anciennes, chaque fois méconnaissables. »

« Il ne faut pas oublier. Quelquefois, je l'oublie, que tout est une question de voix. Ce qui se passe, ce sont des mots »

Comme pour *Premier Amour*, la particularité de cette mise en scène est sa porosité avec les espaces et les temps dans lesquels elle s'inscrit. A partir d'un dispositif et d'une structure établis, la trajectoire, les couleurs révélées dans l'écriture de Samuel Beckett dessinent une expérience unique, dans l'évidence de ne pas figer un travail qui se nourrit de toutes les rencontres et continue de muer.

L’Innommable, le texte

Roman de plus de 200 pages, l’adaptation pour la scène en retient sept fragments d’une à six pages (cf. texte joint). Texte fragmenté dans sa construction même, le choix des extraits répond au désir de mettre au contact de rythmiques et d’univers différents. Le début et la fin de l’œuvre ont été conservés. Un temps est placé entre chaque extrait, espace qui suggère le mouvement souterrain et continu du texte.

Christophe Collin, l’acteur

Pour Christophe Collin, Premier Amour est l’histoire d’une rencontre évidente, instinctive, avec une œuvre. L’acteur qu’elle fait émerger est une source intarissable d’étonnement et de réjouissance.

Cette disponibilité toute particulière intervient après un sinueux cheminement dans le répertoire contemporain depuis le début des années 90, de Bernard-Marie Koltès à Valère Novarina, de Paul Claudel à Botho Strauss, de Howard Barker à Peter Handke, en tant qu’interprète et metteur en scène.

Elle est aussi le fruit d’une longue collaboration avec Jacques Fontaine, et la participation régulière à son travail depuis 1992.

L’écriture de Beckett se présente comme une expérience totale. L’évident que produit cette langue place l’acteur dans un rapport direct avec sa propre essence humoristique. Il n’a qu’à se réjouir de laisser aux mots le soin de tirer les ficelles, qu’elles soient vocales ou corporelles.

A l’image d’un Buster Keaton, l’acteur se met à l’unisson de la phrase de Geulincx, grand inspirateur de Beckett : « Je surpris d’être en rapport avec un corps ».

Jacques Fontaine, le regardeur

Jacques Fontaine est au monde depuis plus de 90 ans, celui de la littérature, de la musique et de la peinture.

Depuis cet ailleurs, il provoque celui des « vivants » en proposant des expériences mêlant ces arts pour faire surgir l’intensité et la réjouissance.

Libre de toutes institutions, son parcours est celui d’un metteur en scène et d’un pédagogue tutoyant la vision des grandes figures du théâtre de ces soixante dernières années. Son atelier, laboratoire débridé où l’impossible est la matière première du jeu, a été le détonateur de nombreuses vocations d’acteurs.

Contemporain de l’émergence de Samuel Beckett dans les années 50 et témoin des premiers pas de *En attendant Godot* en 1953, ce « compagnonnage » poursuivi ensuite dans un travail d’atelier depuis 1980, trouve avec Premier Amour un débouché.

C’est un contact direct avec les mots dans ce qu’ils ont de libérateur et de charnel qui est en jeu. Inspiré par la forme évidée des dernières œuvres de Beckett, le travail sur *Premier Amour*, puis sur *L’innommable* est celui de l’expérience d’un acte

théâtral épuré : le rapport entre un espace vide, un texte, un acteur et le simple regardeur qu'est le metteur en scène.

Cette expérience est celle de la bascule du spectateur dans la sensation troublante, jubilatoire, que donne l'irreprésentable. Le personnage s'efface au profit du spectateur qui fait, intimement, l'expérience du soliloque.

Dispositif scénique

Le dispositif retenu est très simple : un espace vide dans lequel s'inscrit un petit cube noir sur lequel vient s'asseoir l'acteur. Une planche blanche dont l'acteur se saisira à plusieurs reprises

Pas de musique

Durée : 1h15

Annexe 1

Compagnie Jacques Fontaine

Présentation

La compagnie se confond avec le parcours de son créateur, Jacques Fontaine. Pendant plus de 60 ans, il explore les questions essentielles posées par l'art, en interrogeant les liens entre le théâtre et la musique ou la peinture. Après un passage par le théâtre amateur, sa rencontre avec la metteuse en scène Anne Delbée a été déterminante pour la création d'un espace de formation et d'expérimentation qu'il dirige depuis plus de 35 ans.

Les « étapes clés » de son parcours

Des années 1940 aux années 1960, ce premier temps fut celui de la lecture de l'essentiel des œuvres littéraires et dramatiques et le développement d'une culture théâtrale au contact des spectacles des auteurs émergents à cette époque. De 1970 à 1977, il crée une compagnie de théâtre amateur et y dispense sa pédagogie.

Il monte des spectacles, en France et au Québec :

Yvonne Princesse de Bourgogne de Witold Gombrowicz

La nuit des rois de William Shakespeare

Georges Dandin de Molière

Agamemnon d'Eschyle

La leçon d'Eugène Ionesco

Mon Ismérie d'Eugène Labiche

De 1977 à 1981, il devient l'assistant de la metteuse en scène Anne Delbée avec qui il crée le Théâtre GO. Il y déploie sa pédagogie auprès de nombreux acteurs qui ont ensuite tracé leur route sur le circuit professionnel (Yann-Joël Collin, Nathalie Fillon, François Wastiaux, Philippe Magnan, Pascal Bekkar...)

A compter de 1981, il prend la direction du Théâtre GO qui deviendra ensuite Compagnie Jacques Fontaine.

Au delà de l'enseignement et du travail de recherche qui représentent le cœur de son travail, il monte les spectacles suivants :

Le Misanthrope (Théâtre du Renard, Paris)

Le Borgne est roi de Carlos Fuentes (Cirque d'hiver, Espace Pierre Cardin à Paris)

Quartett de Heiner Muller (Espace Renaudie, Aubervilliers)

Medea de Jean Vauthier (Lavoir Moderne Parisien, Paris)

Andromaque de Racine (dramaturge, Théâtre 95, Cergy-Pontoise)

Annexe 2



La compagnie Les Inspirines

Présentation

Depuis 1988, la compagnie visite le répertoire des grandes œuvres théâtrales, à la rencontre des langues poétiques, parfois classiques, souvent contemporaines. Longtemps compagnie amateur avant de devenir professionnelle, elle a proposé une vingtaine de créations et contribué à l'initiation et la formation de nombreux comédiens.

Elle a été créée et est dirigée par Christophe Collin.

Au-delà de son travail de formation et de création, son parcours se caractérise par un long compagnonnage avec Jacques Fontaine et son atelier.

Depuis 1992, il poursuivent un travail de recherche autour des écritures contemporaines et du 20^{ème} siècle (Paul Claudel, Jean Genet, Samuel Beckett, Gertrude Stein, Franz Kafka, Gherasim Luca, Roberto Juarroz, Antonio Porchia, Alejandra Pizarnik, Leslie Kaplan...) en puisant régulièrement aux sources du théâtre (Euripide, Sénèque, Racine, Molière, Shakespeare, Tchekhov...).

Présentation complète sur lesinsipirines.com

HISTORIQUE DES CREATIONS DEPUIS 1989

2016 – 2018 PREMIER AMOUR de Samuel Beckett

Mise en scène : Jacques Fontaine

Avec : Christophe Collin

Août 2016 - L'Aubergerie, La Ferrière (38), Mars 2017 Le 100ecs, Paris, Juin à Septembre 2017, Les Déchargeurs, Paris, Novembre 2018 Riom-es-Montagnes (15)

2017 - 2018 JACQUES OU LA SOUMISSION d'Eugène Ionesco

Mise en scène : Christophe Collin

Avec : Santiago Bordils, Edouard Bioy, Marie-Laure Cottard, Manon Chaigneau, Maria Calamela, Lucilla De Colla, Catherine Destriteaux, Bertrand Festas et Serge Schiro

Janvier 2017 | Théâtre Clavel (Paris 19^{ème}), Février-Mai 2018 Comédie Saint-Michel, Paris

2015 - LEONCE ET LENA de Georg Büchner

Mise en scène : Christophe Collin, avec Santiago Bordils, Catherine Destriteaux, Agnès Gervais, Marie-Laure Cottard, Manon Chaigneau, Maria Calamela, Lucilla De Colla, Bastien Suteau - Théâtre Clavel (Paris 19^{ème})

2014 - LENZ d'après l'œuvre de Georg Büchner

Mise en scène : Christophe Collin, avec Catherine Destriteaux - Théâtre Naldini (Levallois - 92)

2012/2013 - L'AMOUR D'UN BRAVE TYPE de Howard Barker

Mise en scène : Christophe Collin, avec Santiago Bordils, Louise Buléon-Kayser, Emmanuelle Cha, Christophe Collin, Marie-Laure Cottard, Catherine Destriteaux, ThomasDebaube, Jean-Baptiste Dubois, Agnès Gervais, Nathalie Taïeb, Gildas Veyssset, Inbo Lee - Théâtre des Enfants Terribles (Paris 20^{ème})

2009/2010 - VIOL de Botho Strauss

Mise en scène : Christophe Collin avec Jonathan Benhaim, Balthazar Boncza Rutkowski, Santiago Bordils, Emmanuelle Cha, Cyril Cormier, Arnaud Colmet Daage, Marie-Laure Cottard, Thomas Debaube, Catherine Destriteaux, Charles d'Oiron, Sandrine Dubois, Édith Félix, Agnès Gervais, Éric Lelyon - Lavoisier Moderne Parisien (Paris 18ème)

2007 - QUE PEUT UN CORPS ? Libre adaptation de L'éthique de Spinoza par Christophe Collin et Agnès Gervais

Mise en scène : Christophe Collin avec Santiago Bordils, Catherine Destriteaux, Agnès Gervais, Marie-Laure Cottard, Edith Felix, Eric Lelyon et Christophe Delattre- Théâtre des Enfants Terribles (Paris 20ème)

2004 - PAR LES VILLAGES de Peter Handke

Mise en scène : Christophe Collin avec Eric Lelyon, Édith Félix, Agnès Gervais, Cathy Destriteaux, Marie Laure Cottard, Santiago Bordils - Théâtre de Ménilmontant (Paris 20ème)

2002 - VOUS QUI HABITEZ LE TEMPS de Valère Novarina

Mise en scène : Christophe Collin avec : Nathalie Magnan, Eric Lelyon, Fathia Tidadini, Luis Tamayo, Catherine Destriteaux, Valérie Barthe, Laurence Lemeut - Théâtre Naldini (Levallois - 92)

2001 - LETTRES A L'ABSENT d'Elisabeth Barbier

Mise en scène : Christophe Collin avec Lisa Maria - Les Déchargeurs (Paris 1er)

1999/2000 - LE CONTE D'HIVER de William Shakespeare, traduit par Bernard Marie Koltès

Mise en scène : Christophe Collin avec Serge Schiro, Nathalie Magnan, Eric Lelyon, Patricia Colmet Daage, Pierre-Gilles Henry, Thomas Debaube, Sophie Echardour, Daniel Benharrosh, Isabelle Faucon, Luis Tamayo, Vincent Echardour, Valérie Barthe, Catherine Destriteaux, Julia Colmet Daage, Laurence Lombardi, Arnaud Colmet Daage - Espace Jemmapes (Paris)

1997/1998 - ROBERTO ZUCCO de Bernard-Marie Koltès

Mise en scène : Christophe Collin, avec Serge Schiro, Nathalie Magnan, Sophie Echardour, Patricia Colmet Daage, Daniel Benharrosh, Isabelle Riberi, Laurence Lemeut, Anne Xuereb, Arnaud Colmet Daage, Thomas Dezertucha, Julia Colmet Daage, Laurent Viennot, Vincent Echardour, Eric Lelyon, Jérôme Bousquet, Xavier Brayet -Espace Louise Michel (Fresnes - 94) | ThéoThéâtre (Paris) | Tourtour Théâtre (Paris) | Espaces Jemmapes (Paris) Décembre 1997 - Janvier 1998 | théâtre Clavel (Paris)

1996 - LUNA de Frank Evrard

Mise en scène : Christophe Collin, avec Nathalie Magnan, Isabelle Riberi, Patricia Colmet Daage, Laurent Viennot, Emmanuel Plard, Xavier Brayet, Vincent Echardour, Arnaud Colmet Daage, Chrystelle Nieto, Daniel Benharrosh, Serge Schiro, Jérôme Bousquet - Espace Louise Michel (Fresnes - 94)

1994/1995 - MORT AUX ETOILES, UN PAQUET D'OS POUR SALTAMORE, LA SOIF DE DOLORINE, série policière et fantastique de Christian Paigneau

Mise en scène : Christian Paigneau et Christophe Collin, avec Emmanuel Plard, Christophe Collin, Chrystelle Nieto, Christian Paigneau, Frédéric Besnier, Bénédicte Ferrat, Valérie Barthe, Arnaud Colmet Daage, Patricia Colmet Daage, Serge Schiro, Nathalie Magnan, Vincent Echardour, Christophe Rouillard, Sébastien Pujol, Jérôme Bousquet, Laurent Viennot, Xavier Brayet, Patrick Dubarry, Sophie Echardour, Michel Besnier,... - Espace Louise Michel (Fresnes - 94)

1992 - LUCIFUGE de Christian Paigneau et Christophe Collin

Mise en scène : Christian Paigneau, Christophe Collin, avec Christophe Collin, Christian Paigneau, Anne Leblanc, Bénédicte Ferrat, Emmanuel Plard, Sophie Echardour, Xavier Courteix, Frédéric Besnier - Espace Louise Michel (Fresnes - 94)

1990 - DONNE À MANGER AUX CORBEAUX, ILS TE CREVERONT LES YEUX de Carlos Saura

Mise en scène : Christian Paigneau, avec Nathalie Magnan, Christophe Collin, Anne Leblanc, François Girault, Antoine Gervais, Florence Collin, Stéphanie Lagneaux, Bénédicte Ferrat, Virginie Buis - Espace Louise Michel (Fresnes - 94)

1989 - QUI CROYEZ-VOUS ETRE ? de John Hugues

Mise en scène : Nathalie Magnan, avec Christophe Collin, Christian Paigneau, Sophie Echardour, Sophie Brégiroux, François Girault, Antoine Gervais, Colin Richard - Espace Louise Michel (Fresnes - 94)

Annexe 3

L'INNOMMABLE DE SAMUEL BECKETT Les extraits retenus

« Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ?

Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. Appeler ça des questions, des hypothèses. Aller de l'avant, appeler ça aller, appeler ça de l'avant. Se peut-il qu'un jour, premier pas va, j'y sois simplement resté, où, au lieu de sortir, selon une vieille habitude, passer jour et nuit aussi loin que possible de chez moi, ce n'était pas loin. Cela a pu commencer ainsi. Je ne me poserais plus de question. On croit seulement se reposer, afin de mieux agir par la suite, ou sans arrière-pensée, et voilà qu'en très peu de temps on est dans l'impossibilité de plus jamais rien faire. Peu importe comment cela s'est produit.

Cela, dire cela, sans savoir quoi.

Peut-être n'ai je fait qu'entériner un vieil état de fait. Mais je n'ai rien fait. J'ai l'air de parler, ce n'est pas moi, de moi, ce n'est pas de moi.

Ces quelques généralisations pour commencer. Comment faire, comment vais-je faire, que dois-je faire, dans la situation où je suis, comment procéder ? Par pure aporie ou bien par affirmations et négations infirmées au fut et à mesure, ou tôt ou tard. Cela d'une façon générale. Il doit y avoir d'autres biais. Sinon ce serait à désespérer de tout. Mais c'est à désespérer de tout. A remarquer, avant d'aller plus loin, de l'avant, que je dis aporie sans savoir ce que ça veut dire.

Peut-on être éphectique autrement qu'à son insu ? Je ne sais pas. Les oui et non, c'est autre chose, ils me reviendront à mesure que je progresserai, et la façon de chier dessus, tôt ou tard, comme un oiseau, sans en oublier un seul. On dit ça. Le fait semble être, si dans la situation où je suis on peut parler de faits, non seulement que je vais avoir à parler de choses dont je ne peux parler, mais encore, ce qui est encore plus intéressant, que je, ce qui est encore plus intéressant, que je, je ne sais plus, ça ne fait rien. Cependant je suis obligé de parler. Je ne me tairai jamais. Jamais.

Je ne serai pas seul, les premiers temps. Je le suis bien sûr. Seul. C'est vite dit. Il faut dire vite. Et sait-on jamais, dans une obscurité pareille ? Je vais avoir de la compagnie. Pour commencer. Quelques pantins. Je les supprimerai par la suite. Si je peux.

Et les objets, quelle doit être l'attitude vis-à-vis des objets ? Tout d'abord, en faut-il ? Quelle question. Mais je ne me cache pas qu'ils sont à prévoir. Le mieux est de ne rien arrêter à ce sujet, à l'avance. Si un objet se présente, pour une raison ou pour une autre, en tenir compte. Là où il y a des gens, dit-on, il y a des choses. Est ce à dire qu'en admettant ceux-là il faut admettre celles-ci ? C'est à voir. Ce qu'il faut éviter, je ne sais pourquoi, c'est l'esprit de système. Gens avec choses, gens sans choses, choses sans gens, peu importe, je compte bien pouvoir balayer tout ça en très peu de temps. Je ne vois pas comment. Le plus simple serait de ne pas commencer. Mais je suis obligé de commencer. C'est-à-dire que je suis obligé de continuer. Je finirai peut-être par être très entouré, dans un capharnaüm. Allées et venues incessantes, atmosphère de bazar. Je suis tranquille, allez.

p. 33 (...)

Je parle, parle, car il le faut, mais je n'écoute pas, je cherche ma leçon, ma vie que je savais autrefois et n'ai pas voulu avouer, d'où peut-être par moments un léger manque de limpidité. Peut-être que cette fois-ci encore je ne ferai que chercher ma leçon, sans pouvoir la dire, tout en m'accompagnant dans une langue qui n'est pas la mienne.

Mais au lieu de dire ce que j'ai eu le tort de dire, ce que je ne dirai plus, ce que je dirai peut-être, si je peux, ne ferais-je pas mieux de dire autre chose, même si ce n'est pas encore ce qu'il faut ? Je vais essayer, je vais essayer dans un autre présent, même si ce n'est pas encore le mien, sans pauses, sans pleurs, sans yeux, sans raisons. Mettons donc que je sois fixe quoique cela n'ait pas d'importance, que je sois fixe ou que roulant je change sans cesse de place, dans les airs ou en contact avec d'autres surfaces, ou que tantôt je roule, tantôt m'arrête, puisque je

ne sens rien, ni quiétude ni changement, rien qui puisse servir de point de départ à une opinion à ce sujet, ce qui importerait peu si j'avais quelques connaissances d'ordre général et avec ça l'usage de la raison, mais voilà, je ne sens rien, je ne sais rien et pour ce qui est de penser, je le fais juste assez pour ne pas me taire, on ne peut pas appeler ça penser. Ne mettons donc rien, ni que je bouge, ni que je ne bouge pas, c'est plus sûr, puisque cela n'a pas d'importance, et passons aux choses qui en ont. Lesquelles ? Cette voix qui parle, se sachant mensongère, indifférente à ce qu'elle dit, trop vieille peut-être et trop humiliée pour pouvoir jamais dire en fin les mots qui la fassent cesser, se sachant inutile, pour rien, qui ne s'écoute pas, attentive au silence qu'elle rompt, par où peut-être un jour lui reviendra le long soupir clair d'avant et d'adieu, en est elle une ? Je ne poserai plus de questions, il n'y a plus de questions, je n'en connais plus. Elle sort de moi, elle me remplit, elle clame contre mes murs, elle n'est pas la mienne, je ne peux pas l'arrêter, je ne peux pas l'empêcher, de me déchirer, de me secouer, de m'assiéger. Elle n'est pas la mienne, je n'en ai pas, je n'ai pas de voix et je dois parler, c'est tout ce que je sais, c'est autour de cela qu'il faut tourner, c'est à propos de cela qu'il faut parler, avec cette voix qui n'est pas la mienne, mais qui ne peut-être que la mienne, puisqu'il n'y a que moi, ou s'il est d'autres que moi, à qui cette voix pourrait appartenir, ils ne viennent pas jusqu'à moi, je n'en dirai pas davantage, je ne serai pas plus clair. Ils me regardent de loin peut-être, je n'y vois pas d'inconvénient, du moment que moi je ne les vois pas, tel un visage parmi la braise, qu'ils savent voué à s'écrouler, mais c'est trop long, il se fait tard, les yeux se ferment, demain il faut se lever tôt. C'est donc moi qui parle, tout seul, ne pouvant faire autrement. Non, je suis muet. À propos, si je me taisais. Qu'est ce qui m'arriverait ? Pire que ce qui m'arrive ? Mais ce sont là encore des questions. Voilà qui est caractéristique. Je ne connais pas de questions et il m'en sort à chaque instant de la bouche. Je crois savoir ce que c'est. C'est pour que le discours ne s'arrête pas, ce discours inutile qui ne m'est pas compté, qui ne me rapproche pas du silence d'une syllabe. Mais je suis prévenu, je n'y répondrai plus, je ne ferai plus semblant de chercher. Je vais peut-être être obligé, afin de ne pas tarir, d'inventer encore une féerie, avec des têtes, des troncs, des bras, des jambes et tout ce qui s'ensuit, lancés à travers l'immuable alternative d'ombre imparfaite et de clarté douteuse, comme cela m'est déjà arrivé. Mais j'ai bon espoir que non.

p. 64 (...)

M'estime-t-on déjà suffisamment enduit de balivernes pour ne plus jamais pouvoir m'en dépêtrer ni faire un geste qui n'ait l'effet d'animer un plâtre ? Mais là-dedans, sans bouger, je pourrai vivre, et me déclarer, seul à m'entendre. Leurs attributs, ils m'en ont chargé, et je les ai traînés, comme au carnaval, sous les missiles.

A moi maintenant de faire le mort, à moi qu'ils n'ont pas su faire naître, et ma carapace de monstre autour de moi pourrira. Mais c'est entièrement une question de voix, toute autre métaphore est impropre. Ils m'ont gonflé de leurs voix, tel un ballon, j'ai beau me vider, c'est encore eux que j'entends. Qui, ils ? Et pourquoi plus rien, depuis quelque temps ? Se peut-il qu'ils m'aient abandonné, en disant, c'est entendu, il n'y a rien à en tirer, n'insistons pas, il n'est pas dangereux. Ah mais un petit filet de voix d'homme forcé, pour murmurer ce que leur humanité suffoque, aux oubliettes, garrotté, au secret, au supplice, un petit halètement de condamné à vivre, pour balbutier ce que c'est que d'avoir à célébrer la relégation, attention. Pah, ils sont tranquilles, je suis emmuré de leurs vociférations, personne ne saura jamais ce que je suis, personne ne me l'entendra dire, même si je le dis, et je ne le dirai pas, je ne pourrai pas, je n'ai que leur langage à eux, si si, je le dirai peut-être, même dans leur langage à eux, pour moi seul, pour ne pas ne pas avoir vécu en vain, et puis pour pouvoir me taire, si c'est ça qui donne droit au silence, et rien n'est moins sûr, c'est eux qui détiennent le silence, qui décident du silence, toujours les mêmes, de mèche, de mèche, tant pis, je m'en fous du silence, je dirai ce que je suis, pour ne pas être né inutilement, je le leur arrangerai leur sabir, après je dirai n'importe quoi, tout ce qu'ils voudront, avec joie, pendant l'éternité, enfin avec philosophie. Je dirai d'abord ce que je ne suis pas, c'est comme ça qu'ils m'ont appris à procéder, puis ce que je suis, c'est déjà amorcé, je n'aurai qu'à reprendre là où je me suis laissé effrayer. Je ne suis, est-ce besoin de le dire, ni Murphy, ni Watt, ni Mercier, non, je ne veux plus les nommer, ni aucun des autres dont j'oublie jusqu'aux noms, qui m'ont dit que j'étais eux, que j'ai dû essayer d'être, par force, par frayeur, pour ne pas me reconnaître, aucun rapport. Je n'ai jamais désiré, ni cherché, ni subi, jamais rien connu de tout ça, jamais eu d'objets, jamais d'adversaires, jamais de sens, jamais de tête. Mais laissons tout ça. Inutile de nier, de rabattre ce que je sais si bien, une chose si facile à dire, et qui ne revient au fond à parler encore et toujours comme eux

ils entendent que je parle, c'est-à-dire sur eux, fût-ce en les maudissant, en les niant. Qu'eux ils existent comme ils s'acharnent à vouloir que moi je le fasse, c'est possible, je n'ai pas à le savoir, je n'ai pas d'opinion, s'ils avaient su m'apprendre à souhaiter je souhaiterai que oui. Impossible de m'en débarbouiller sans les nommer, eux et leurs trucs, c'est ça qu'il faut considérer.

p. 158 (...)

J'aime mieux ça, je dois dire que j'aime mieux ça, quoi ça, oh vous savez, qui vous, ça doit être l'assistance, tiens, il y a une assistance, c'est un spectacle, on paie sa place et on attend, ou c'est peut-être gratuit, ça doit être gratuit, un spectacle gratuit, on attend que ça commence, quoi ça, le spectacle, on attend que le spectacle commence, le spectacle gratuit, ou c'est peut-être obligatoire, un spectacle obligatoire, on attend que ça commence, le spectacle obligatoire, c'est long, on entend une voix, c'est peut-être une récitation, c'est ça le spectacle, quelqu'un qui récite, des morceaux choisis, éprouvés, sûrs, une matinée poétique, ou qui improvise, on l'entend à peine, c'est ça le spectacle, on ne peut pas partir, on a peur de partir, ailleurs c'est peut-être pire, on s'arrange comme on peut, on se tient des raisonnements, on est venu trop tôt, ici il faudrait du latin, ça ne fait que commencer, ça n'a pas encore commencé, il ne fait que préluder, que se racler la gorge, seul dans sa loge, il va se montrer, il va commencer, ou c'est le régisseur, il donne ses instructions, ses dernières indications, le rideau va se lever, c'est ça le spectacle, attendre le spectacle, au son d'un murmure, on se raisonne, est-ce une voix après tout, c'est peut-être l'air, montant, descendant, s'étirant, tourbillonnant, cherchant une issue, parmi les obstacles, et où sont les autres spectateurs, on n'avait pas remarqué, dans l'étau de l'attente, qu'on est seul à attendre, c'est ça le spectacle, attendre seul, dans l'air inquiet, que ça commence, que quelque chose commence, qu'il y ait autre chose que soi, qu'on puisse s'en aller, qu'on n'ait plus peur, on se raisonne, on est peut-être aveugle, on est sans doute sourd, le spectacle a eu lieu, tout est fini, mais où est donc la main, la main amie, ou simplement pie, ou payée pour cela, elle est longue à venir, prendre la vôtre, vous mener dehors, c'est ça le spectacle, il ne coûte rien, attendre seul, aveugle, sourd, on ne sait pas où, on ne sait pas quoi, qu'une main vienne, vous tirer de là, vous mener ailleurs, où c'est peut-être pire. Voilà pour le vous, nous voilà fixés, sur le vous.

p. 199 (...)

Le silence, un mot sur le silence, sous le silence, ça c'est le pire, parler du silence puis m'enfermer, enfermer quelqu'un, c'est-à-dire, qu'est-ce à dire, du calme, je suis calme, je suis enfermé, je suis dans quelque chose, ce n'est pas moi, c'est tout ce que je sais, laissons ça, c'est-à-dire, faire un endroit, un petit monde, faire un petit monde, il sera rond, cette fois il sera rond, ce n'est pas sûr, au plafond bas, aux murs épais, pourquoi bas, pourquoi épais, je ne sais pas, ce n'est pas sûr, c'est à voir, tout ça est à voir, un petit monde, chercher comment c'est, essayer de deviner, y mettre quelqu'un, y chercher quelqu'un, et comment il est, et comment il fait, ce ne sera pas moi, ça ne fait rien, ce sera peut-être moi, ce sera peut-être mon monde, coïncidence possible, il n'y aura pas de fenêtres, finies les fenêtres, la mer m'a refusé, le ciel ne m'a pas vu, je n'étais pas là, et l'air l'été le soir pesant sur les paupières, il faut des paupières, il faut des globes, ils ont dû m'expliquer, quelqu'un a dû m'expliquer, comment c'est l'œil, à la fenêtre, devant la mer, devant la terre, devant le ciel, à la fenêtre, contre l'air, l'été, le soir, s'ouvrant, se refermant, gris, noir, gris, noir, j'ai dû comprendre, j'ai dû le vouloir, vouloir l'œil, pour moi, j'ai dû essayer, j'ai essayé, toutes les choses qu'on m'a racontées, toutes les choses que j'ai essayées, ça me sert encore, il en passe encore, quand j'y pense, ça aussi, il faut penser encore, penser encore les vieilles pensées, ils appellent ça penser, ce sont des visions, des restes de visions, on ne voit que ça, quelques vieilles images, une fenêtre, qu'avaient-ils besoin de me montrer une fenêtre, en me disant, je ne sais pas, je ne me rappelle pas, ça ne vient pas, une fenêtre, en me disant, il y en a d'autres, il y en a de plus belles, et le reste, des murs, du ciel, des hommes, comme Mahood, un peu de nature, trop long à répéter, trop oublié, trop peu oublié, était-ce nécessaire, mais ça s'est-il passé comme ça, qui a pu venir ici, le diable peut-être, je ne vois pas qui d'autre, c'est lui qui m'a tout montré, ici, dans l'obscurité, et comment parler, et quoi dire, et un peu de nature, et quelques noms, et le dehors des hommes, ceux à mon image, à qui je pouvais ressembler, et leur façon de vivre, dans les chambres, dans les remises, dans des grottes, dans les bois, ou allant et venant, je ne sais plus, et qui m'a laissé, me sachant tenté, me sachant perdu, que je cède ou non, ai-je cédé ou non, je ne sais pas, ce n'est plus moi, c'est tout ce que je sais, depuis lors ce n'est plus moi, depuis lors il n'y a

personne, j'ai dû succomber. Tout ça c'est des hypothèses, ça fait avancer, je crois au progrès, je crois au silence, ah oui, quelques mots sur le silence, puis le petit monde, ça suffira, pour l'éternité, on dirait que c'est moi, moi qui parle, moi qui entends, moi qui fait des projets, pour l'heure, pour l'éternité, alors que je suis loin, ou dans mes bras quelque part, ou à côté quelque part, derrière les murs, quelques mots sur le silence, puis une seule chose, un seul espace et quelqu'un dedans, quelque chose dedans, peut-être, jusqu'à la fin, j'y crois, c'est le soir déjà, j'appelle ça le soir, j'y crois ce soir, c'est annoncé, on annonce puis on renonce, c'est ainsi, ça fait continuer, ça fait venir la fin, les soirs où il y a une fin, je parle du soir, quelqu'un parle du soir, c'est peut-être encore le matin, c'est peut-être encore la nuit, il fait peut-être nuit encore, moi je n'ai pas d'opinion. Ils s'aiment, se marient, pour mieux s'aimer, plus commodément, il part à la guerre, il meurt à la guerre, elle pleure, d'émotion, de l'avoir aimé, de l'avoir perdu, hop, se remarie, pour aimer encore, plus commodément encore, ils s'aiment, on aime autant de fois qu'il le faut, qu'il le faut pour être heureux, il revient, l'autre revient, il n'est pas mort à la guerre, après tout, elle va à la gare, il meurt dans le train, d'émotion, à l'idée de la retrouver, elle pleure, pleure encore, d'émotion encore, de l'avoir perdu encore, hop, retourne à la maison, il est mort, l'autre est mort, la belle mère le détache, il s'est pendu, d'émotion, à l'idée de la perdre, elle pleure, pleure plus fort, d'émotion, de l'avoir aimé, de l'avoir perdu, en voilà une histoire, c'était pour que je sache ce que c'est que l'émotion, ça s'appelle l'émotion, ce que peut l'émotion, données des conditions favorables, ce que peut l'amour, alors c'est ça l'émotion, ce que c'est que les trains, le sens de la marche, les chefs de train, les gares, les quais, la guerre, l'amour, les cris déchirants, ça doit être la belle mère, elle pousse des cris déchirants, tout en dépendant son fils, ou son gendre, je ne sais pas, ça doit être son fils, puisqu'elle crie, et la porte, la porte de la maison est fermée, de retour de la gare elle trouve la porte fermée, qui l'a fermée, lui pour mieux se pendre, ou la belle mère pour mieux le dépendre, ou pour empêcher sa bru de rentrer chez elle, en voilà une histoire, ça doit être la bru, ce n'est pas le gendre et la fille, c'est le fils et la bru, comme je raisonne bien ce soir, c'était pour m'apprendre à raisonner, c'était pour m'induire à y aller, là où on peut finir, j'ai dû être un bon élève, jusqu'à un certain point, je n'ai pas pu dépasser un certain point, je comprends qu'ils m'en aient voulu, ce soir je commence à comprendre, ce n'est pas méchant, ce n'est pas moi, ce n'était pas moi, la porte, c'est la porte qui m'intéresse, elle est en bois, qui a fermé la porte, et pour quel motif, je ne le saurai jamais, en voilà une histoire, je les croyais finies, toutes oubliées, elle est peut-être nouvelle, toute fraîche, est-ce le retour au monde fabuleux, non, seulement un rappel, pour que je regrette ce que j'ai perdu, pour que je me veuille à nouveau là d'où je suis banni, malheureusement ça ne me rappelle rien.

Le silence, parler du silence, avant d'y rentrer, y ai-je été déjà, je ne sais pas, à chaque instant j'y suis, à chaque instant j'en sors, voilà que j'en parle, je savais que ça venait, j'en sors pour parler, j'y suis tout en parlant, si c'est moi qui parle, et ce n'est pas moi, je fais comme si c'était moi, souvent je fais comme si c'était moi, mais longuement, y ai-je été longuement, un long séjour, je ne comprends rien à la durée, je ne peux pas en parler, j'en parle bien, je dis jamais et toujours, je parle des saisons et des parties du jour et de la nuit, la nuit n'a pas de parties, c'est parce qu'on dort, les saisons doivent s'y ressembler, c'est peut-être le printemps en ce moment, ce sont des mots qu'on m'a appris, sans bien m'en faire voir le sens, c'est comme ça que j'ai appris à raisonner, je les emploie tous, tous les mots qu'on m'a montrés, c'étaient des listes, ah quelle drôle de chaleur tout d'un coup, ils étaient par listes, avec des images en regard, j'ai dû en oublier, j'ai dû les mélanger, ces images sans nom que j'ai, ces noms sans images, ces fenêtres que je ferai peut-être mieux d'appeler portes, enfin autrement, et ce mot homme qui n'est peut-être pas le bon pour ce que je vois en l'entendant, mais un instant, une heure, et ainsi de suite, comment les représenter, une vie, comment me faire voir ça, ici, dans le noir, j'appelle ça le noir, c'est peut-être de l'azur, ce sont des mots blancs, mais je m'en sers, ils viennent, tous ceux qu'on m'a fait voir, tous ceux dont je me souviens, il me les faut tous, pour pouvoir continuer, ce n'est pas vrai, vingt suffiraient, bien fidèles, bien ancrés, bien variés, la palette y serait, je les mélangerais, je les varieraient, la gamme y serait, toutes les choses que je ferais, si je pouvais, si je voulais, d'ailleurs ça vient, c'est comme ça que ça finira, par des cris déchirants, des murmures inarticulés, à inventer, au fur et à mesure, à improviser, tout en gémissant, je rirai, c'est comme ça que ça finira, par des gloussements, glouglou, aïe, ha, pah, je vais m'exercer, nyam, hou, plof, pss, rien que de l'émotion, pan, paf, les coups, na, toc, quoi encore, aah, ooh, ça c'est l'amour, assez, c'est fatiguant, hi, hi, ça c'est les côtes, de Démocrite, non, de l'autre, en fin de compte, c'est la fin, la fin du compte, c'est le silence, quelques glouglous sur le silence, le vrai, pas celui où je

macère, jusqu'à la bouche, jusqu'à l'oreille, qui me recouvre, qui me découvre, qui respire avec moi, comme un chat avec une souris, le vrai, celui des noyés, je me suis noyé, plusieurs fois, ce n'était pas moi, je me suis asphyxié, je me suis mis le feu, je me suis cogné sur la tête avec du bois et du fer, ce n'était pas moi, il n'y avait pas de tête, il n'y avait pas de fer, je ne me suis rien fait, je n'ai rien fait à personne, personne ne m'a rien fait, il n'y a personne, il n'y a pas de bois, j'ai cherché, il n'y a que moi, non plus, moi non plus, j'ai cherché partout, il doit y avoir quelqu'un, cette voix doit appartenir à quelqu'un, je veux bien, je veux tout ce qu'elle veut, je suis elle, je l'ai dit, elle le dit, de temps en temps elle le dit, puis elle dit que non, je veux bien, je veux qu'elle se taise, elle veut se taire, elle ne peut pas, elle se tait un instant, puis elle reprend, ce n'est pas le vrai silence, elle dit que ce n'est pas le vrai silence, que dire du vrai silence, je ne sais pas, que je ne le connais pas, qu'il n'y en a pas, qu'il y en a peut-être, oui, qu'il y en a peut-être, quelque part, je ne le saurai jamais.

p. 208 (...)

Je n'y vois rien, c'est qu'il n'y a rien, ou c'est que je n'ai pas d'yeux, ou les deux, ça fait trois possibilités, au choix, mais n'y vois-je vraiment rien, ce n'est pas le moment de mentir, comment ne pas mentir, en voilà une idée, une voix pareille, qui peut la contrôler, elle essaie tout, elle est aveugle, elle me cherche, dans le noir, elle cherche une bouche, où se mettre, qui peut l'infirmier, elle est la seule, il faudrait une tête, il faudrait des choses, je ne sais pas, j'ai trop l'air de savoir, c'est la voix qui fait ça, elle se fait savante, pour que je me croie savant, pour que je la croie mienne, les yeux ne l'intéressent pas, elle dit que je n'en ai pas, ou qu'ils ne me servent à rien, puis elle parle de larmes, puis elle parle de lueurs, vraiment elle tâtonne, des lueurs, oui, au loin, ou proches, les distances, vous savez, les mesures, motus, des lueurs, comme à l'aube, puis qui meurent, comme au soir, ou qui s'enflent, ça leur arrive, flambent plus blanches que neige, une seconde, ça c'est court, puis s'éteignent, en effet, si l'on veut, on oublie, j'oublie, je dis que je ne vois rien, ou je dis que c'est dans ma tête, comme si je me sentais une tête, tout ça c'est des hypothèses, c'est des mensonges, ces lueurs aussi, elles devaient me sauver, elles devaient me dévorer, ça n'a rien donné, je ne vois rien, soit que ceci, soit que cela, et ces images où ils m'ont abreuvé, comme un chameau, avant le désert, je ne sais pas, encore des mensonges, pour voir, c'est vu, tout vu, des mensonges, c'est vite dit, il faut dire vite, c'est le règlement.

p. 214 (...)

C'est un rêve, c'est peut-être un rêve, ça m'étonnerait, je vais me réveiller, dans le silence, ne plus m'endormir, ce sera moi, ou rêver encore, rêver un silence, un silence de rêve, plein de murmures, je ne sais pas, ce sont des mots, ne jamais me réveiller, ce sont des mots, il n'y a que ça, il faut continuer, c'est tout ce que je sais, ils vont s'arrêter, je connais ça, je les sens qui me lâchent, ce sera le silence, un petit moment, un bon moment, ou ce sera le mien, celui qui dure, qui n'a pas duré, qui dure toujours, ce sera moi, il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer, il faut dire des mots, tant qu'il y en a, il faut les dire, jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent, étrange peine, étrange faute, il faut continuer, c'est peut-être déjà fait, ils m'ont peut-être déjà dit, ils m'ont peut-être porté jusqu'au seuil de mon histoire, devant la porte qui s'ouvre sur mon histoire, ça m'étonnerait, si elle s'ouvre, ça va être moi, ça va être le silence, là où je suis, je ne sais pas, je ne le saurai jamais, dans le silence on ne sait pas, il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer. »

(1949)